3

MESMER BLESSÉ,

OU

RÉPONSE A LA LETTRE

DU R. P. HERVIER,

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL:

*PAR M***.*

AVIS AU LECTEUR.

Ne cherche point ici, mon cher Lecteur, ce que tu n'y trouveras certainement pas, c'est-à-dire un style épuré & éloquent; mais arrête-toi simplement au sujet de cette Lettre. Si tu prétendois y trouver autre chose, tu peux te dispenser de la lire : fais attention à mon avis; car si, malgré ce que je te dis, tu ne t'arrête point & tu passe en avant, je ne réponds point du dégoût qui pourra s'emparer de toi.

Prix quinze sols.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, près l'Église, au Coq.

1784.





M. R. P.

QUEL bonheur eſt le nôtre ! Quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas au Maître de l'Univers, de nous avoir conſervé pour des jours ſi heureux ! Les découvertes ſe multiplient, la Philoſophie fait de rapides progrès, les peuples ſe civiliſent, les préjugés ſe diſſipent; chaque jour, en un mot, amene avec lui quelque choſe de nouveau. L'homme ſimplifie, analyſe & caractériſe tout : ô quel ſiecle eſt le nôtre !

Les habitans de notre globe ont preſque cru de tout temps, que tout étoit fait pour eux : ils étoient venus à bout de dompter les mers & de les franchir ; actuellement, non-ſeulement ſe ſont-ils rendus maîtres de la ſuperficie des eaux, mais ſont même parvenus à y marcher de-

dans : l'air, cet élément ſi ſubtil, ſembloit réſiſter à la puiſſance de l'homme ; depuis long-temps celui-ci cherchoit à le mettre ſous ſa domination ; il a long-temps travaillé en vain, Montgolfier ſeul a ſurmonté tous les obſtacles. Mais de toutes les découvertes qui illuſtreroient notre ſiecle ; la principale, la plus eſſentielle & la plus utile ſeroit, ſans contredit, celle du Docteur Meſmer, celle qui a donné lieu à votre Lettre, à laquelle je réponds pied à pied.

L'eſprit de parti paroît s'être emparé de vous. Vous avez mis des moyens en œuvre pour ſoutenir votre Coriphée, qui ſont illégitimes ; l'intitulé ſeul de votre Lettre annonce un eſprit exalté : votre plume eſt tranchante ; il faut réfléchir avant que d'écrire, & ſi vous l'aviez fait, vous n'auriez pas mis au jour un pareil ouvrage. Votre caractere, votre état, votre réputation exigeoient cela de vous. Mais non ; vous avez voulu concourir à tromper le Public, vous avez cru le ſéduire, & avez penſé avoir fait la plus belle choſe du monde, parce qu'à la lecture de votre Lettre

faite, comme vous ne manquez pas de l'annoncer (1), le 13 Novembre 1783 au Muſée, vous avez obtenu quelqu'applaudiſſement.

Ce ne ſera point l'éloquence ni le ſtyle de ma Lettre qui la feront rechercher. D'ailleurs elle ne paroîtra point ſous les auſpices d'un Chef de Muſée; la lecture ne s'en fera pas publiquement; elle ne produira par conſéquent point la ſenſation que produiſit la vôtre, qui embrâſa, au rapport de M. le Court, tous ceux qui en entendirent la lecture (2). En effet, je puis atteſter qu'on l'écouta avec plaiſir.

Mais, mon Révérend Pere, vous qui vous connoiſſez en diſcours, vous n'ignorez ſans doute pas ce qu'a dit Cicéron, la déclamation eſt l'ame d'une harangue. Vous déclamez fort bien, vous liſez courament, votre organe ne déplaît point, on vous écoute volontiers, & vous écrivez paſſablement: vous avez lu vous-même votre Lettre; à ſa lecture, le Public ap-

(1) Av. p. 7.
(2) Av. de Cic. p. 7.

prouva vos talens, & non vos ſentimens; il n'applaudit point au Magnétiſme, mais à votre éloquence & à votre débit. Séduit par ces apparences, vous avez cru que votre Lettre devenant publique, produiroit le même effet : vous vous êtes trompé ; les diſcours perdent beaucoup à l'impreſſion. Si vous aviez jugé le Public tel qu'il auroit dû l'être, vous ne vous ſeriez point expoſé. Mais entraîné vous-même par les Meſmériens, vous vous êtes cru capable d'attirer tout le monde à vous. Si le Public ſe laiſſe quelquefois tromper par quelques particuliers (cela arrive rarement), M. le Court devroit prendre d'autres voies pour ſoutenir & faire percer Meſmer. Il a beau nous dire que le nombre des Meſmériens « s'augmente ſans ceſſe (1), & » que les efforts multipliés par leſquels on » cherche à détourner l'attention du Pu- » blic, ſont autant de puiſſans moyens » amenés pour la gloire du Docteur Meſ- » mer ; » je n'approfondirai point cette aſſertion, mais je me bornerai à vous

(1) p. 7.

obſerver que les efforts multipliés par leſquels on cherche à attirer l'attention du Public, ſont autant de puiſſans moyens amenés pour tromper ce même Public : ceci ſe prouvera bientôt ; mais venons à la Lettre.

Rien de plus juſte, M. P., que d'être reconnoiſſant : juſques-là tout va le mieux du monde ; la Religion nous l'ordonne, la Nature nous le preſcrit ; mais apprenez que la reconnoiſſance n'exige point qu'on ſéduiſe le Public, & encore moins qu'on le trompe. Si la guériſon de M. le Court étoit moins difficile que la vôtre, en ce cas je ne ſuis plus ſurpris qu'il ait été guéri ; il n'étoit certainement pas malade, & vos obſervations, qui ne portent ſur aucun fondement, ſont donc inutiles.

Je ſouhaite que les vœux extraordinaires que vous faites ſoient accomplis. Vous voudriez, dites-vous, que « votre nom » déterminât l'attention des Savans, pour » faire triompher une découverte qui aſſu» rera aux générations futures le caractere, » le tempérament & la vie naturelle à

» l'homme ». Votre ſouhait eſt admirable ; & il ſeroit certainement très-glorieux pour vous d'être le mobile de toutes les têtes ſavantes de l'Europe. Votre mérite vous trompe vous-même ; ce langage eſt hors de propos & mal placé dans votre bouche, & ſoyez perſuadé que vos ſouhaits ſeront vains. Mais paſſons à votre hiſtoire.

C'eſt vous qui allez parler. « Une étude » forcée, des veilles multipliées avoient » altéré conſidérablement ma ſanté ; je ne » pouvois plus travailler que par inter- » valle, & jamais plus d'une heure de » ſuite ». Pour ſavoir ſi votre annoncé étoit exact & vrai, j'ai fait des recherches ; j'ai été à la ſource ; je me ſuis introduit dans votre Cloître, & me ſuis informé à vos Confreres de tout âge. Leurs rapports ont été uniformes : « Il a étudié, » m'ont-ils dit ; il a même beaucoup de » diſpoſitions & du goût pour les ſciences : » mais nous ne nous ſommes jamais ap- » perçu que ſon étude ait été forcée ; nous » ignorons s'il a paſſé des nuits ; mais ce » que nous pouvons aſſurer, c'eſt qu'il ſe

» leve quelquefois très-tard, ce qui an-
» nonce des veilles : mais, comme vous
» voyez, il fait réparer ce qu'il perd.
» Pour ce qui est de l'altération de sa
» santé, nous ne l'avons jamais vu ma-
» lade ; & ce qu'il y a de certain, c'est
» qu'à l'approche des Avents & du Ca-
» rême, il n'a jamais été arrêté ». Ce rapport differe bien du vôtre : à qui le Public se rapportera-t-il ? Est-ce à vous seul, qui, partisan inconsidéré de Mesmer, mettez en œuvre tous les moyens qui vous paroissent praticables, afin de faire adopter son systême ? Ou à vos Confreres, gens naïfs & sinceres, qui, en me faisant cet aveu, n'ont assurément pas pensé qu'on le tourneroit contre vous ? Mais je vais poursuivre ; votre récit est trop intéressant pour le démembrer. « Ma vue, dites-vous,
» étoit affoiblie ; j'ai éprouvé des violens
» maux de tête, des étourdissemens, des
» insomnies fréquentes, & une goutte
» sciatique aux changemens des saisons. —
» Personne de chez nous, m'ont dit en
» continuant vos Peres, ne s'est apperçu

» de l'affoibliffement de fa vue : s'il a ref» fenti des maux de tête, il a cela de » commun avec prefque tous les hommes. » Pour ce qui eft des infomnies, tous y » font pareillement fujets; tout cela font » des incommodités, & non des maladies » graves & férieufes, dont la guérifon » doive être regardée comme merveilleufe » & extraordinaire. Quant à fa goutte » fciatique, nous n'avons jamais appris » qu'il en fût attaqué que par fa Lettre ».

Vos Peres m'ont dit vous avoir fait toutes ces obfervations; & vous leur avez répondu: « Croyez-vous que je vais me » plaindre, lorfque je reffens quelque » chofe & que je fouffre? » Je veux bien croire que vous ne vous êtes point plaint d'un mal de tête, ni d'avoir paffé une nuit blanche; ce font là des incommodités communes; mais auffi ne devriez-vous pas nous les rapporter comme des maladies confidérables & très-difficiles à guérir. Je veux bien croire encore que vous ne vous plaignez point lorfque vous fouffrez; le rapport de vos Confreres n'en milite pas moins

contre vous. La nature se fait connoître & se manifeste par-tout telle qu'elle est ; elle se montre riante, agréable & variée dans les beaux jours de printems, d'été & d'automne ; & au contraire elle paroît monotone, tranquille & presqu'anéantie au milieu des frimats de l'hiver. Il en est de même de l'homme malade ou en santé : son maintien, sa figure, ses yeux, son humeur sont bien différens dans un état que dans l'autre. Comment donc pourroit-il se faire qu'ayant été aussi malade que vous prétendez l'avoir été ; comment, dis-je, malgré votre silence, vos Confreres ne s'en feroient point apperçu ?

C'est ici, M. P., que je puis vous dire, ainsi qu'à M. le Court, « que les efforts » multipliés par lesquels vous cherchez l'un » & l'autre à attirer l'attention du Public, » sont autant de puissans moyens amenés » pour tromper ce même Public, & anéan- » tir la gloire du Docteur Mesmer ».

En effet, Messieurs, rien de plus nuisible à la réputation du Pere du Magnétisme animal, que votre Lettre. Vous y

publiez que par son moyen, vous avez été guéris, que c'est à lui que vous devez la vie : rien de plus facile que cette opération. Il ne falloit point être le créateur d'un systême, ni avoir autant de génie que Mesmer, pour parvenir à vous guérir, vous qui n'avez jamais été malade, au moins au point que vous prétendez l'avoir été. Quelle cure pour l'opérateur ! quelle gloire n'en retirera-t-il pas !

De la non-existence de votre maladie, je conclus nécessairement que M. Gebelin n'en a pareillement essuyé aucune, & que vous n'avez inventé cette Lettre que pour nous induire en erreur : c'est de votre propre bouche que je vais vous juger. « Votre Lettre, dites-vous à M. le Court, » sur la découverte du Magnétisme animal, » par le Docteur Mesmer, m'engage à » vous répondre par l'historique d'une gué- » rison plus difficile ». M. le Court est censé reconnoître la vérité de ce fait, puisque c'est sous ses auspices que votre Lettre a été publiée. Cela posé, voici mon raisonnement. Il a déjà été prouvé que le Pere

Hervier n'a pas été ou presque pas malade ; il l'a cependant été davantage que M. Gebelin, puisque sa guérison a été plus difficile : donc M. Gebelin n'a pas été du tout malade.

Les choses étant ainsi, je ne suis plus surpris que l'étude de la médecine ordinaire ne vous ait découvert aucun remede efficace : les Médecins, jusqu'à présent, se sont très-peu attachés à savoir comment on pouvoit guérir un homme en santé, parce qu'ordinairement on ne fait point consulter sur pareille matiere ; & je ne pense pas que les Professeurs savans qu'Edimbourg, Montpellier & Paris ont fournis, aient traité cette nouvelle question ; les bains, les eaux minérales ne produisent d'effets sensibles que sur les personnes malades. Or, tout cela, dites-vous, vous a été inutile : autre preuve de votre bon tempérament.

J'ai bien entendu parler de vos voyages ; je sais que vous avez été en Savoie, en Provence, en Italie ; mais j'ignorois, ainsi que tous ceux qui vous connoissent, que

vous euffiez entrepris ces courfes pour rétablir votre fanté. Cette ignorance eft fans doute excufable, & perfonne n'auroit cru que l'on voyage pour fe guérir, en allant prêcher des Carêmes, ou quand on court pour fon plaifir. Que n'avez-vous retardé la publication de votre Lettre jufqu'à votre retour de Bordeaux, & vous y auriez inféré que vous veniez de voyager encore cette année; que tout cela étoit inutile, & que le feul Magnétifme vous avoit remis dans votre équilibre. Ceffez donc, M. P., de vouloir entraîner le Public; permettez qu'on lui découvre la vérité, en découvrant les moyens dont ufent les Magnétifans pour foutenir leur fentiment. J'ofe vous affurer que le Public demeurera incrédule, & qu'il le fera long-temps, s'il n'eft convaincu que par des guérifons femblables à la vôtre.

De toutes les découvertes de ce fiecle, comme je l'ai déjà dit, la plus intéreffante eroit en effet celle du Docteur: celles; fdes Fox & des Montgolfier font brillantes de quelle utilité feront-elles? Je l'ignore:

elles peuvent conduire à des connoiſſances nouvelles, & qui peuvent être avantageuſes; on ne riſque rien de les recevoir; il n'eſt même point néceſſaire d'en faire l'examen avec une ſi grande exactitude. « D'où vient donc, nous dites-vous, qu'on » s'efforce d'en combattre certaines avant » de les avoir examinées? » D'où cela vient, M. P.? de la nature de la choſe même, de l'intérêt du genre humain, des difficultés que le ſyſtême préſente. Montgolfier & Fox ont publié leurs procédés; leurs moyens ſont connus d'un chacun; ils ont opéré viſiblement. Il n'en eſt pas ainſi de Meſmer; il a annoncé ſa découverte, mais n'a jamais voulu la développer; on a ſaiſi les principes qu'il a publiés, on les a examinés, & on les a trouvés contraires à ceux univerſellement reçus: voici le ſecond, c'eſt le ſeul que je rapporterai.

« Un fluide univerſellement répandu & » continué de maniere à ne ſouffrir aucun » vuide, dont la ſubtilité ne permet au» cune comparaiſon, & qui de ſa nature » eſt ſuſceptible de recevoir, propager &

» communiquer toutes les impreſſions du
» mouvement, eſt le moyen de cette in-
» fluence mutuelle qui exiſte entre les
» corps céleſtes, la terre & les corps
» animés ».

Je n'ai qu'une ſeule queſtion à vous faire : votre fluide univerſellement répandu & continué de maniere à ne ſouffrir aucun vuide, eſt-il ſuſceptible de dilatation, de compreſſion ? A-t-il les mêmes propriétés que l'air que nous connoiſſons ? S'il eſt tel, ou, pour mieux dire, de quelle nature qu'il ſoit, il répugne à votre plein. S'il peut être comprimé, il ne remplit pas tout de maniere à ne ſouffrir aucun vuide. D'ailleurs on peut mettre ces parties en jeu, les faire mouvoir, & cela ne peut s'exécuter, le plein rigide ſuppoſé. Ce ſentiment Carthéſien eſt rejetté univerſellement d'un chacun. Ce Philoſophe, dans ſon temps, comprit bien toutes ces difficultés ; mais il avoit beſoin du plein pour former ſon ſyſtême ; auſſi paſſa-t-il outre Meſmer, pour expliquer ſon influence mutuelle qu'il ſuppoſe gratuitement exiſter

entre les corps céleſtes, la terre & les corps animés, en avoit beſoin d'un ſemblable; il l'a admis ſans examen, & a paſſé de même ſur toutes les difficultés. Mais revenons.

Votre ſenſibilité ſe manifeſte dans le récit que vous nous faites des différentes ſenſations que chaque malade vous occaſionna en vous faiſant ſon hiſtoire. S'ils ont été auſſi véridiques que vous, jugez de la confiance que vous deviez accorder à leurs narrations. La place que vous occupiez dans la ſalle des pauvres chez votre traitant, étoit analogue à votre état, qui vous oblige à viſiter les infirmes & à les conſoler, & vous mettoit à même d'exercer votre bienveillance & votre généroſité. Je ne ſuis point ſurpris que les pauvres aient été & ſoient reconnoiſſans envers Meſmer: le Peuple eſt toujours content quand il croit qu'on lui fait du bien & qu'on ne lui demande rien. Le Médecin qui ordonne les remedes, l'Apothicaire qui les diſtribue, le Chirurgien qui panſe gratis, ſont des Citoyens auſſi reſpectables

que Mesmer, autant aimés, & ne sont pas rares dans cette Capitale. Mais allons en avant, car voici du sérieux.

Qu'un de nos prétendus Philosophes eût avancé ce qui suit, rien de plus ordinaire; mais que vous osiez nous dire « que les Peres, réjouis par leurs quatrieme » & cinquieme générations, ne tomberont » qu'à l'extrêmité de la décrépitude, qu'il » n'y aura plus rien dans les Hôpitaux qui » révolte l'humanité, plus de maladie qui » effraye la nature, qu'on parcourra dou» cement la carriere de ses jours, & que » la mort sera moins triste, parce qu'on y » parviendra de la même maniere qu'on » s'avance dans la vie; » que vous osiez, dis-je, publier de pareils sentimens, faire imprimer des assertions semblables, écrire de pareilles phrases, rien de plus surprenant & de plus opposé à la Religion & à ses principes, qui nous enseignent que Dieu nous envoye & nos biens & nos maux, soit pour nous punir, soit pour nous récompenser, soit pour exercer notre patience, ou manifester nos vertus. Mais

non,

non ; les choſes ne ſont plus ainſi : ſi Job, David, Antiochus avoient connu le Magnétiſme, *ce remede infaillible*, ils auroient bravé les ordres de la Divinité ; l'un auroit expulſé la lêpre, dont Dieu permit qu'il fût couvert pour exercer ſa patience ; l'autre ſe ſeroit délivré de la peſte, dont le Seigneur l'avoit accablé, ainſi que tout ſon peuple, pour punir ſon crime ; en un mot, un chacun en auroit fait autant, & auroit prévenu ſes infirmités.

Dieu, autrefois, avoit trois moyens pour nous affliger ; la guerre, la famine & la peſte) qui renferme dans elle toutes les maladies épidémiques). Mais félicitons-nous ! On vient de lui enlever ce dernier ; le moment approche, « où les peuples » ſaints & robuſtes pourront écarter les » épidémies, les maladies amenées par les » cours des ſiecles ». Il nous reſte à déſirer que les Souverains puiſſent mettre à exécution le projet d'une pacification générale & perpétuelle, & pour-lors nous n'aurons à craindre que la ſeule famine ;

& encore devons-nous placer aſſez de confiance dans le génie créateur de nos Philoſophes modernes, pour eſpérer qu'ils parviendront d'enlever au Maître de l'Univers, ce troiſieme moyen qu'il a de nous punir. Mais par malheur notre vie eſt limitée, nos jours ſont comptés, le terme en eſt marqué : Dieu l'a dit ; tenons-nous-en là, c'eſt le plus certain.

Si vous n'avez pas été auſſi tranchant en parlant de l'avantage que le ſexe retireroit de la connoiſſance du fluide magnétique, ce que vous avancez, « que les » femmes auront moins à craindre les dan» gers de la groſſeſſe, les douleurs qui pré» cédent & ſuivent l'enfantement, » n'eſt pas moins contre les principes de la Religion. Cette aſſertion, quoiqu'un peu plus modérée, en dit aſſez pour nous faire comprendre que vous croyez que leurs douleurs ſeront ſi peu de choſe, qu'elles n'en reſſentiront aucune ou preſque point. Dieu avoit cependant prédit à Eve qu'elle enfanteroit avec des grandes douleurs ; cette peine lui fut impoſée, & à ſes deſcendantes,

relativement à sa faute : or je vous demande ce qu'elle doit être, & quel adoucissement elles doivent attendre ? Mais à quoi bon tant discourir ? Dieu ne prévoyoit point qu'un Docteur Allemand viendroit tout bouleverser, changer l'ordre qu'il avoit établi, & qu'il avoit dit devoir exister jusqu'à la fin du monde : en un mot, disons-le, Dieu s'est trompé, & bientôt « le génie de l'homme, en possession de » ce fluide (magnétique), commandera » peut-être à la Nature des effets plus » merveilleux. Qui peut sentir où s'étendra » son influence ? »

Vous êtes surpris que l'illustre Mesmer n'ait reçu aucune réponse des différentes Académies auxquelles il a présenté son systême aussi vaste que nouveau. S'il n'a rien autre à nous donner qu'un systême, à quoi bon abandonner les anciens ? Ce ne sont point des systêmes ni des hypothèses fondées sur des propositions hasardées & dans quelques écrits de l'Auteur que le Public demande ; il lui faut des certitudes & des démonstrations.

Il n'eſt point du tout ſurprenant qu'il n'ait reçu aucune réponſe. Les Académies, les Univerſités, de même que toutes les Sociétés ſavantes ſont ordinairement compoſées de perſonnages profonds & parfaitement inſtruits, qui ſe font un devoir de rejetter tout ce qui leur paroît oppoſé à l'ordre établi, & n'eſt fondé que ſur des *ſi*, ou des *peut-être*. Qu'on leur préſente des découvertes dont les principes ſoient clairs & certains, & pour-lors on les verra s'empreſſer à les adopter & concourir à les perfectionner. L'Académie des Sciences de Paris vient d'en donner l'exemple le plus frappant, à l'occaſion de la découverte de M. de Montgolfier; pluſieurs Sociétés & Académies du Royaume en ont fait autant. Qu'auriez-vous penſé, mon Pere, d'une Académie qui auroit écouté, reçu & répondu à tous les Chymiſtes & Alchymiſtes qui ont prétendu avoir découvert le grand œuvre? Vous auriez ſans doute dit, que cette Société perdoit un temps précieux, qu'elle auroit pu employer à des recherches plus ſûres & plus utiles,

en examinant les différens procédés de ces têtes exaltées. Soyez donc persuadé que puisqu'aucune association des Lettrés de l'Europe n'a daigné répondre à Mesmer, elles ont eu des raisons assurément très-légitimes. Les Membres qui les composent sont par-tout trop attentifs à saisir ce qui peut tourner à l'avantage public, pour n'avoir pas reçu la découverte Mesmérienne, si elle avoit dû l'être.

Mais, nous dites-vous, Descartes alloit à grands pas vers le Magnétisme; Newton en a soupçonné l'existence. En vain voulez-vous vous prévaloir de l'autorité de ces deux grands hommes. Il a déjà été démontré par tant de Savans, que le plein du Philosophe François répugnoit à l'expérience, mere de toutes les découvertes en Physique, que je crois inutile de vous rapporter leurs raisons.

La matiere subtile, les tourbillons, les trois élémens de notre Tourangeau nous développent la force de son génie; son systême du monde fait plaisir, mais ne persuade point; chacun, en admirant la

beauté de ses hypothèses, est aussi obligé d'en reconnoître la fausseté. Les Physiciens, chaque jour, par leurs nouvelles découvertes, mettent en pieces l'édifice du pere de notre Philosophie. Le Philosophe Anglois, le grand Newton, qui a suivi presqu'en tout une route opposée à celle de Descartes, & qui s'est, pour ainsi dire, fait un mérite de penser différemment que lui, lorsqu'il a dit ce que vous rappellez dans votre Lettre, « que ce seroit » ici le lieu d'ajouter quelque chose sur » cette espece d'esprit très-subtil, qui pé- » netre à travers tous les corps solides, » & qui est caché dans leur substance; » le Philosophe Anglois, dis-je, n'a point cru parler d'un fluide continué de maniere à ne souffrir aucun vuide. Chacun sait que personne ne s'est plus opposé à l'existence du plein que lui : en écrivant ce que vous avez rapporté, il n'a eu en vue que ce fluide très-subtil qui vivifie & anime tout, dont un Auteur récent, dans son Histoire naturelle de l'air, parle en ces termes (1) :

(1) Tome II. pag. 126.

« Mais dans cette ſaiſon même (en hiver) ;
» un feu caché dans les entrailles de la
» terre ne laiſſe pas d'agir & de préparer
» un fond de vapeurs & d'exhalaiſons qui
» entretiennent dans le ſein de cette maſſe
» aride & ſans mouvement ſenſible, les
» principes de fertilité qui ſe développent
» avec tant d'avantage au printemps (1)....
» C'eſt alors que ce feu caché dans les
» entrailles de la terre ſe développe &
» ſeconde les efforts de la nature, en re-
» doublant l'action du ſoleil; il ranime les
» fluides, & accélere l'accroiſſement des
» végétaux. Les ſucs que la rigueur du
» froid avoit épaiſſis dans le ſein de la
» terre, les ſels & les ſoufres diſſous dans
» l'eau qui leur ſert de véhicule, montent
» de l'extrêmité des racines dans la tige
» des arbres : la matiere de la ſeve vola-
» tiliſée s'éleve en particules impercep-
» tibles, & rencontre les canaux par leſ-
» quels les plantes reçoivent leur nourri-
» ture ; elle ſe répand dans leurs fibres,
» & les remplit de ſucs nouveaux.... C'eſt

(1) Pag. 131.

» ainſi que cet Agent inviſible renouvelle
» la face de la terre & les qualités de l'air :
» des campagnes défigurées par les rigueurs
» de l'hiver, il fait d'agréables jardins ;
» ſur leſquels il développe les premieres
» richeſſes de la nature. Tout ce qui vit,
» tout ce qui reſpire participe à ce bien-
» fait général, & en jouit au moins pour
» quelques inſtans ». Voilà l'eſpece d'eſprit
très-ſubtil que Newton a ſoupçonné, &
dont l'exiſtence nous a été depuis con-
firmée par des obſervations & des faits, à
ce que prétend M. l'Abbé Richard (1).
« Les obſervations & les faits, dit-il,
» nous démontrent que dans l'atmoſphere
» où nous vivons, dans l'intérieur de la
» terre & au fond des mers les plus pro-
» fondes où l'action du ſoleil eſt nulle,
» il exiſte un fluide actif gradué comme
» le chaud qu'il produit, qui circule de
» la circonférence au centre commun de
» l'atmoſphere & de la terre ». Le voici
donc de nouveau « cet Agent univerſel
» qui travaille perpétuellement la matiere,

(1) Pag. 489.

» répand la vie & la santé ; » le voici ; dis-je, de nouveau découvert : ce n'est plus un fluide continué qui n'admet aucune espece de vuide, mais un fluide répandu seulement dans notre propre atmosphere, dans l'intérieur de la terre, occupant successivement plusieurs endroits. Il y a loin de-là au plein rigide & universel.

La longueur de cette Lettre semble me défendre de m'arrêter plus long-temps ; elle commence à outre-passer les bornes prescrites. Aussi vais-je passer rapidement sur ce qui me reste à vous observer. « Tout » est simple, dites-vous, tout est uniforme » dans la nature ; elle produit toujours les » plus grands effets avec le moins de dé- » penses possibles ; elle ajoute unité à » unité ; il n'y a qu'une vie, qu'une santé ». Alte-là, jusqu'ici tout va bien ; mais qui vous a dit que de ce qu'il n'y a qu'une vie & qu'une santé, il n'y avoit qu'un moyen de perdre l'une ou l'autre, c'est-à-dire qu'il n'y ait qu'une maladie & par conséquent qu'un remede ? Qui vous a dit que l'apoplexie de sang & celle d'humeur

devoient être traitées de même? Qui vous a dit que la goutte, le pourpre, la pleuréſie, la petite vérole, l'hydropiſie, &c. ne ſont qu'une & même maladie? Eſt-ce la Faculté de Médecine qui l'a décidé ainſi? Et non ſans doute, l'expérience n'a que trop prouvé aux Médecins le contraire : un malade épuiſé & un malade rempli d'humeurs, ne feront jamais le même malade. Ah! je vous entends me répondre : Meſmer me l'a dit, & cela me ſuffit; puiſqu'il l'a dit, cela doit être; ſi cela n'étoit point, il ne l'auroit pas dit. Vous cherchez en vain à vous fortifier par une comparaiſon tirée de l'arbre : mais permettez-moi de vous obſerver que vous n'avez que le mérite de l'application, & qu'elle n'eſt point en votre faveur. Si vous aviez interrogé les Bucherons, ils vous auroient répondu que les arbres étoient ſujets à différentes maladies : ils périſſent viſiblement, & en déclinant quand le giron les ronge, & tout-à-coup s'ils ſont gelés, ils périſſent par la ſécherеſſe, comme par la trop grande abondance d'eau; & ces différens moyens

de deſtructions ne ſont certainement pas le même.

Je paſſe à l'univerſalité de votre remede. « Il ſe trouvera, dites-vous, entre les » mains de tous les hommes avec la plus » grande facilité ; il rendra les guériſons » plus promptes, plus ſûres, & moins » coûteuſes ». Voilà, à coup ſûr, du merveilleux & des belles promeſſes, qu'effectueront ſans doute ceux qui le pourront ; mais ſi, pour en faire l'acquiſition, il doit en coûter à chaque individu autant que vous prétendez qu'il vous en coûte, je doute que le remede ne ſoit pas coûteux. Vous avez dit, à qui a voulu l'entendre, que ce remede ſecret vous coûtoit cent louis d'or, ainſi qu'à quatre-vingt-dix-neuf autres particuliers : il eſt probable, Meſſieurs, qu'auſſi déſintéreſſés que votre Maître, vous mettrés à votre tour les autres à contribution. Vous êtes ſi reconnoiſſans, que j'oſe aſſurer que vous imiterés en tout le Docteur Allemand. Si jamais découverte n'a été plus utile, avoués auſſi avec moi qu'aucune n'a été ſi graſſement payée.

Puiſque nous ſommes ſur votre reconnoiſſance, diſons-en encore un mot, vous la portez bien loin : vous voudriez que les François euſſent une obligation perpétuelle à votre Coriphée, parce que, raillé par tout ce qu'il y avoit de ſavans dans la Médecine & dans les autres Sciences à Vienne, ainſi que dans toute l'Allemagne, « où » l'art de guérir par le Magnétiſme n'a » pu ſe développer avec liberté, » il s'eſt réfugié en France ; il y a été bien reçu, « & y a joui de l'accueil favorable que » la Nation a coutume de faire aux Etran- » gers ». Le François eſt trop poli pour inſulter aux malheurs de qui que ce ſoit : mais pourquoi vouloir que nous lui ſachions gré de ce qu'il a fait malgré lui ? Son choix de la France n'a point été dicté par la réputation dont ce Royaume jouit par ſes ſuccès dans les Sciences, comme vous le prétendez ; d'autres motifs l'ont engagé à diriger ſes pas vers nous : l'Italien étoit pour lui trop clair-voyant ; l'Anglois réfléchit trop ; le caractere volage du François l'a ſeul déterminé, & la raiſon en eſt ſenſible.

Vous avez été obligé de reconnoître vous-même plus haut, que votre Patrie en avoit agi aussi galamment avec Mesmer, qu'avec tout autre Etranger; que son savoir & sa modestie lui avoient attiré des partisans parmi nous : mais que voulez-vous insinuer actuellement, en disant « qu'aucune Nation ne lui a fait un accueil » favorable ? » Que falloit-il faire pour lui ? Falloit-il voler à son passage, lui aller partout au-devant, & crier avec acclamation : *vive Mesmer ?* Et non, dites-le, notre politesse & notre complaisance auroient dû aller jusqu'à adopter son systême sans l'examiner.

Ce Docteur, dont vous êtes si plein, a engagé, dites-vous, ses contradicteurs à se convaincre ou à le confondre ; & vous demandez pourquoi on le refuse ? Est-ce que vous ignorez que plusieurs athlètes se sont déjà montrés ? La dispute de particulier à particulier est animée depuis long-temps ; mais cela ne vous suffit pas ; il n'appartient point à des particuliers de répondre à Mesmer, de réfuter son systeme

& d'écrire contre lui, ce droit ſeul eſt dévolu aux différentes corporations ſavantes; les Académies, les Facultés, les Sociétés Royales ſont ſeules dignes de lutter avec lui. Mais ſi ces différentes Aſſemblées s'abaiſſoient juſqu'à ce point & ſe compromettoient avec tous ceux qui leur font de pareilles offres, elles ne pourroient point y ſuffire: & s'il n'eſt pas impoſſible qu'un particulier découvre une vérité, il l'eſt encore moins qu'il ſe trompe & qu'un particulier le releve. D'ailleurs tous les corps à déciſions, avant de rien prononcer, ont toujours eu pour principe de permettre la diſcuſſion des nouvelles queſtions qui s'élevent, & de ne porter leurs jugemens qu'après avoir examiné les raiſons que chaque parti apporte. Cette conduite des Académies, bien loin d'être repréhenſible, nous doit de plus en plus prouver de quel avantage elles ſont.

Mais, dites-vous, « n'eſt-il pas vainqueur, en défiant les ennemis qui s'éloignent? » Je vous demande à vous qui ſavez l'hiſtoire, Goliath étoit-il vainqueur

parce qu'il défioit le Peuple Juif? Annibal vainquit-il le grand Fabius, parce que ce dernier ne voulut point tirer son épée contre lui? Sa science n'est non plus pas fausse parce qu'on la rejette: mais on la rejette parce qu'elle est fondée sur des principes dont la vérité est encore à démontrer; & s'il a choisi la France, vous en savez la raison, il n'a pas compté sur la crédulité des François, mais sur sa légereté.

Vous avez déjà vu de quel poid doit être pour le Public l'autorité des témoins que Mesmer appelle pour défendre sa cause: M. le Court & vous, êtes certainement des plus respectables; or, par ce que j'ai déjà dit, vous voyez de quel poid sont vos attestations, & quel cas l'on doit faire de celles des autres: je ne m'arrêterai pas davantage à discuter ce point.

Si le triomphe du Docteur ne dépend pas de l'opinion publique, pourquoi mettre en jeu tant de ressorts? Pourquoi faire paroître des écrits sans fin? Pourquoi se plaindre qu'on y répond pas? Engagez-le

à publier ſa découverte ; c'eſt le ſeul moyen de confondre ſes adverſaires & de convertir le Public. Vous nous annoncez cet homme comme un grand déſintéreſſé ; il a refuſé, dites-vous, des avantages conſidérables : mais les cent louis qu'il a exigé que vous conſignaſſiez, chacun de vous cent, ne laiſſe pas de lui en faire un aſſez fort ; je doute qu'il en ait refuſé qui le vaillent, & je penſe que c'eſt bien là *un ſalaire perſonnel.* Ceux qui n'ont point entendu le Docteur Meſmer, lui reprochent de faire trop long-temps un ſecret de ſa découverte. Il faut l'avouer, l'aſſertion eſt vraie. Mais quel reproche mieux fondé ? Quelle conduite plus inhumaine que la ſienne ? Il tient caché, & vous l'avouez, un moyen infaillible par lequel il étoit ſûr de rendre à la vie un nombre infini de Citoyens utiles à la patrie, des peres à leurs familles, des Miniſtres à la Religion, des Juriſconſultes néceſſaires au Barreau, des Savans dont les connoiſſances nous feroient encore ſi utiles, & des membres de toutes les conditions eſſentiels à la ſociété. Après

cela,

cela, on cherche à excuser celui qui auroit pu nous épargner des pertes si considérables. Un être pareil, s'il existoit, seroit un monstre plutôt qu'un homme : & si les Corps respectables auxquels il a voulu faire part de sa découverte n'ont point voulu l'accepter, il devoit la rendre publique, & le ménagement que vous dites qu'il a voulu avoir pour ses ennemis, seroit sa condamnation dans tous les siecles à venir si son remede étoit vrai.

Mais finissons, il en est bientôt temps, & concluons par une réflexion sur votre derniere note. Vous y demandez, *à quels hommes l'on doit confier la Médecine?* Je réponds à ceux qui en sont en possession & qui l'exercent dignement. Nous ne devons point désirer que les Prêtres soient Médecins, comme ils peuvent l'avoir été autrefois. Ceux-ci, sans cette science, peuvent remplir les fonctions de leur état, distribuer aux pauvres infirmes les biens de l'Eglise, & doivent même le faire. La Théologie & la Médecine sont des sciences trop étendues, pour qu'un même individu puisse les posséder parfaitement l'une &

l'autre. L'expérience nous apprend que l'on n'eſt parfait Théologien, ou grand Médecin, qu'à un certain âge. Mais, mon Pere, pourquoi ce déſir ? Douteriez-vous de votre remede, ou avez-vous perdu de vue ce que vous nous avez annoncé avec tant de ſatisfaction & d'emphaſe dans votre Lettre ? « Déſormais la Médecine, y dites- » vous, ſera pure & ſimple ; elle conſiſ- » tera à connoître les loix de cet agent, » la maniere dont il travaille les corps hu- » mains.... & ſe trouvera entre les mains » de tous les hommes ». Après cela, ou votre queſtion eſt inutile ainſi que votre note, ou vous ne croyez pas au Magné- tiſme. Si la Médecine doit « déſormais » ſe trouver entre les mains de tous les » hommes, » pourquoi demander à qui l'on doit la confier ? La réponſe eſt ſimple, d'après vous, à tous les hommes. Mais en attendant ce moment heureux où nous ſerons tous Docteurs nés en Médecine, je vous prie de me croire avec tout le reſpect poſſible.

FIN.

Vu l'Approbation ; permis d'imprimer, ce 25 Février 1784.
LENOIR.